

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 23 (1973)
Heft: 1

Bibliographie: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

JEAN-PAUL BROUDÉHOX : *Mariage et famille chez Clément d'Alexandrie*. Paris, Beauchesne, 1970, 240 p. (Théologie historique, 11.)

Les recherches historiques sur le mariage et la vie conjugale se multiplient. Ici, l'auteur interroge Clément d'Alexandrie, premier auteur qui, après saint Paul, s'intéresse en littérature orthodoxe aux problèmes du mariage, de la sexualité et de la virginité. L'historien décrit d'abord le milieu alexandrin, ses institutions, les sectes gnostiques, l'encratisme. S'agissant du mariage, on ne demandera pas à Clément un enseignement systématique. Son souci est avant tout pastoral et polémique. Ce dernier trait problématise d'ailleurs les jugements qu'il porte sur les milieux païens. Contre les encratites qui nient que la sexualité soit voulue par Dieu, il défend l'institution divine du mariage. Il affirme cependant la supériorité de la virginité. En vertu de la dissociation grecque courante du mariage et de l'amour, il ne parle presque pas de ce dernier. Fortement influencé par la morale stoïcienne, sa morale sexuelle est extrêmement stricte. Il n'est pas parvenu à intégrer l'amour et la sexualité dans sa vision du mariage. Cela tient peut-être à sa personne, partagée entre son attachement au monde qu'il faut évangéliser, et le souci de prendre ses distances à son égard pour pouvoir mieux se tourner vers Dieu. — Etude de théologie historique claire, intéressante et instructive.

ROBERT GRIMM.

Collections grecques de miracles. Sainte Thècle, saints Côme et Damien, saints Cyr et Jean (Extraits), saint Georges, traduits et annotés par A.-J. Festugière. Paris, A. et J. Picard, 1971, 349 p.

Quel contraste entre notre mentalité moderne toute dominée par l'esprit scientifique et celle qui transparaît dans ces récits de miracles. Les auteurs de ces textes vivent dans une atmosphère où l'intervention quotidienne des saints du ciel apparaît toute naturelle. On voit même certains de ces amis de Dieu reprocher aux malades qui les implorent d'avoir auparavant consulté un médecin ! Le P. Festugière a traduit ces documents, (les plus anciens datent du V^e siècle), sans chercher à distinguer dans ces prodiges ce qui relève de l'histoire et de l'imagination. Mais les introductions indiquent avec soin le contexte dans lequel sont nés ces récits. Par exemple, on nous montre comment un roman pieux, les *Acta Pauli et Theclae* (du II^e siècle), donnent naissance à une dévotion envers Thècle, personnage purement imaginé par l'auteur du récit d'édification ; ensuite, on croit avoir découvert son tombeau à Séleucie et le sanctuaire que l'on édifie en l'honneur de Thècle devient un lieu de pèlerinage où affluent les malades. Les saints ont-ils pris la relève des dieux païens guérisseurs ? Le P. Festugière aborde le problème et le résout d'une manière nuancée (Cf. p. 91-95, p. 217-219). Ce qui nous a le plus gêné dans ces récits, c'est de voir l'esprit de vengeance attribué à plusieurs de ces saints ; en revanche, fort émouvante est l'évocation de toute cette misère humaine en quête de libération.

GEORGES BAVAUD.

GIORGIO BOUCHARD : *I Valdesi, una storia da rileggere*. Torino, Claudiana, 1971, 46 p.

Cette mince brochure jette une lumière nouvelle sur une histoire qu'on se représente trop souvent comme figée, à la manière d'une histoire sainte. L'auteur indique brièvement l'importance de certains facteurs sociaux et économiques dans l'histoire des Vaudois du Piémont, la qualité aussi d'une certaine résistance militaire au pouvoir des seigneurs féodaux dans les vallées, puis à l'emprise des ducs de Savoie. Il insiste aussi sur certains facteurs spirituels : l'élan missionnaire qui a suivi le Réveil. Il souligne l'effort d'adaptation constante de ce petit peuple à des circonstances très différentes, la dynamique de son histoire. Dynamique qu'il importe de ne pas oublier aujourd'hui.

LYDIA VON AUW.

ARGIMIRO RUANO : *Lógica y mística. La dimensión de razón, notificando lo trascendente, en Teresa de Avila*. Puerto Rico, Université, 1970, 508 p.

L'auteur, professeur de littérature espagnole et spécialiste du « siglo de oro » veut démontrer dans cette étude très approfondie que, malgré les excès de son style, sainte Thérèse a toujours maintenu la primauté de la raison humaine dans son œuvre. Par conséquent, la « docteur de l'Eglise » n'est pas seulement une grande mystique, mais surtout une grande philosophe universelle. Ce que que nous voulons bien volontiers concéder.

PIERRE FURTER.

ANDRÉ GOUNELLE : *La Bible selon Pascal*. Paris, PUF, 1970, 59 p. (Cahiers de la Revue d'histoire et de philosophie religieuses, n° 42.)

Dans cette vivante étude A. Gounelle s'applique à préciser la manière dont Pascal conçoit l'Ecriture sainte, et la façon dont il en définit la nature et le rôle. L'auteur aborde trois grands thèmes : l'autorité de l'Ecriture ; l'interprétation de l'Ecriture ; le Dieu caché. Le cheminement est des plus clairs, le contenu de ces pages constamment intéressant. Spécialement le troisième paragraphe ; il souligne cette certitude pascalienne : « si Dieu se cache, ce n'est pas pour se mettre hors de la portée des hommes, mais au contraire pour qu'ils le cherchent et le trouvent ». Car pour discerner la vérité, il faut s'y appliquer et l'aimer. — A. Gounelle conclut : la Bible est comme le chemin que Dieu et l'homme prennent, pour les retrouvailles qui s'accomplissent en Jésus-Christ. Nous sommes bien au cœur de la foi chrétienne. Si notre manière de lire l'Ecriture n'est plus la même que celle de Pascal, l'affirmation essentielle est identique : dans la Bible, le croyant cherche d'abord la rencontre avec une personne, celle du Sauveur.

EDMOND GRIN.

JACQUES LE BRUN : *Bossuet*. Paris, Desclée de Brouwer, 1970, 143 p. (Les Ecrivains devant Dieu, N° 27.)

Pour un lecteur non averti, un auteur comme Bossuet risque bien de rester difficile à comprendre dans les conditions culturelles et spirituelles de notre époque. Le livre de J. Le Brun nous aidera à mieux entrer dans la pensée de l'évêque de Meaux et à en découvrir toute l'originalité et la richesse. Quelques thèmes majeurs sont présentés : Dieu, la Providence, Jésus-Christ, l'homme. Ainsi apparaît peu à peu le christianisme de Bossuet, ses qualités, mais aussi ses

faiblesses humaines. J. Le Brun réussit à écrire une introduction critique, généreuse et fort bien informée. Un choix de textes peu connus complètent très heureusement cette étude claire et bien écrite.

MICHEL CORNU.

SIEGLINDE C. OTHMER : *Berlin und die Verbreitung des Naturrechts in Europa*. Kultur- und sozialgeschichtliche Studien zu Jean Barbeyrac's Pufendorf-Übersetzungen und eine Analyse seiner Leserschaft. Berlin, Walter de Gruyter, 1970, XVI + 244 p. Veröffentlichungen der historischen Kommission zu Berlin, Band 30.

L'intérêt principal que présente l'étude substantielle de Sieglinde C. Othmer est d'éclairer d'une lumière nouvelle un tournant décisif de l'histoire des idées et de la pensée juridique moderne, en même temps que de la vie d'une de ses figures marquantes au XVIII^e siècle : Jean Barbeyrac (1674-1744). En mettant au jour les données des archives de la Communauté huguenote berlinoise, des recueils de procès-verbaux du Consistoire de l'Eglise réformée française de Berlin et des archives d'Etat prussiennes (Département de la colonie française), l'auteur a permis de renouveler en effet la connaissance que l'on avait, depuis le travail classique de Philippe Meylan, de la personne et de l'évolution intellectuelle de Jean Barbeyrac à partir des années décisives de son séjour berlinois (1693-1710). Attribuée à tort par Meylan à l'obstruction larvée du Consistoire réformé français, puis à la renonciation délibérée du jeune réfugié huguenot au saint ministère (cf. *Jean Barbeyrac et les débuts de l'enseignement du Droit dans l'Ancienne Académie de Lausanne*, Lausanne 1937, p. 51), l'orientation vers l'étude du Droit naturel du futur professeur de Lausanne et de Groningue n'apparaît pas comme le fruit d'une vocation, mais comme le contre-coup de l'opposition conjuguée à sa carrière pastorale du Consistoire de l'Eglise réformée française de Berlin et des autorités prussiennes, en particulier de la commission arbitrale d'enquête du ministre Dohna, qui confirmera les accusations d'hérésie portées par les milieux consistoriaux (p. 72). — Le mérite du livre de Sieglinde C. Othmer est de dépasser le conflit intérieur de Barbeyrac entre la tradition austère de son père et la liberté de pensée de son oncle, le célèbre médecin de Madame de Sévigné, — où elle croit trouver, un peu abusivement à notre sens, la clé de sa destinée (p. 86-88) — pour dévoiler à travers « l'affaire Barbeyrac » un tournant dans la politique des autorités prussiennes. Celles-ci sauront distinguer, en effet, avec sagacité les compétences scientifiques et pédagogiques du jeune professeur huguenot de ses opinions théologiques, allant jusqu'à le recommander en 1710 à L.L.E.E. de Berne au moment de sa candidature à la chaire de Droit naturel de Lausanne (p. 153). A travers la description de la carrière de Barbeyrac et de l'originalité de la politique prussienne en matière religieuse, l'auteur nous trace aussi un vivant tableau du Refuge berlinois, évoquant avec bonheur ses grandes figures intellectuelles — Antoine Teissier, le premier traducteur français de Pufendorf, et Etienne Chauvin, le rédacteur du « Nouveau Journal des Sçavans », beau-père de Barbeyrac — et ses guides spirituels, avant tout soucieux de l'unité de la doctrine et de l'orthodoxie de la foi et par là plus proches des hommes du Saint-Office que du Roi-philosophe. Singulière illustration du mot de Bayle : « Dieu nous garde de l'inquisition protestante ! », leur attitude à l'égard de Barbeyrac permet d'ajouter un nom de plus à la liste des victimes de l'esprit d'intolérance qui sont à la source de la formation et de l'essor de l'Ecole de Droit naturel moderne — Pufendorf, Thomasius, Wolff, tous condamnés ou bannis pour leurs positions

hétérodoxes. Venu au Droit naturel, à la différence de ses maîtres, par dépit plus que par vocation, Barbeyrac contribuera sans doute davantage que les théologiens libéraux, par ses traductions des classiques du Droit naturel moderne, en particulier de Pufendorf — dont la seconde partie de l'ouvrage nous présente les conditions de diffusion et l'étude statistique exhaustive —, à l'avènement de la tolérance et à son passage dans les institutions de l'Ancien régime de sa patrie d'origine.

ALFRED DUFOUR.

UWE GERBER : *Disputatio als Sprache des Glaubens*. Eine Einführung in das theologische Verständnis der Sprache an Hand einer entwicklungsgeschichtlichen Untersuchung der disputatio und ihres Sprachvollzuges. Zürich, EVZ, 1970, 327 p. (Basler Studien zur historischen und systematischen Theologie, 15.)

Cet ouvrage issu de l'école de G. Ebeling présente de sérieuses difficultés linguistiques pour le lecteur francophone. Les associations de mots et les néologismes intraduisibles rendent illusoire la rédaction d'un compte rendu vraiment adéquat. — De quoi s'agit-il ? L'auteur analyse la philosophie et théologie linguistique de saint Thomas pour la confronter avec l'interprétation de la parole et du langage chez Luther, le terme de comparaison étant la « disputatio » universitaire en tant que langage de la foi. La conception symbolique du langage propre au catholicisme s'enracine dans la « res ipsa » du mystère divin de sorte que le langage est considéré comme expression signifiante de la révélation « essentielle », sa fonction préparatoire et propédeutique consistant à renvoyer au « credenda ipsa ». La plénitude de la foi ne réside donc pas dans l'événement de la Parole, mais dans l'événement pré- et extralinguistique de la révélation sacramentelle de la grâce. Luther, par contre, inaugure une nouvelle ontologie de la « Sprachlichkeit » du « Deus pro nobis », en interprétant la « substance » comme « existence », la « personne » comme « relation », le « sacramentel » comme « événement de la parole », « l'historique » comme « existence vécue dans la fides ex auditu », etc. — L'ouvrage se compose de quatre parties. 1. L'évolution historique de la forme de la disputatio montre comment la méthode de la « quaestio » servant à transmettre le trésor doctrinal de l'Eglise est progressivement transformée (Anselme, Abélard, fondation des Universités), notamment sous l'influence du VIII^e livre des Topiques d'Aristote, pour atteindre sa forme définitive au début du 13^e siècle dans la « disputatio ordinaria et quodlibetalis ». 2. La disputatio en tant que langage de la foi chez Thomas d'Aquin. Chez Thomas, la disputatio dans sa forme syllogistique sert à démontrer le caractère suprarationnel de la sainte doctrine en tant que « scientia conclusionum ». On peut parler d'une ontothéologie qui cherche, par le moyen de la dispute, à ordonner le monde « ad finem Deum ». Dans ce contexte, le langage assume une fonction essentiellement « apophantique ». 3. La disputatio en tant que langage de la foi chez Luther. Le réformateur a su utiliser la dispute comme une arme redoutable en la retournant contre la théologie scolastique. La réhabilitation de cette méthode de réflexion et d'appropriation tentée dès 1533 à la faculté de théologie de Wittenberg n'a pas survécu à l'avènement de l'orthodoxie. Mais de toute manière, la conception linguistique de Luther diffère totalement de celle de Thomas. Ce dernier part de l'analogie entre le « verbum internum » et « externum », alors que Luther insiste précisément sur leur identité dans l'événement de la prédication. Non pas le « verbum » en tant que « species » avec ses « genera »

(divinum-humanum, internum-externum, forma-materia, actus-potentia), mais le « Verbum Dei praedicatum pro nobis » qui suscite l'« auditus fidei » est le fondement de sa théologie. C'est donc sa conception strictement christologique de la parole qui transforme non la forme, mais le contenu de la dispute. Celle-ci ne saurait être un exercice de raisonnement dialectique, mais bien plutôt une interprétation du témoignage scripturaire dans une situation de tentation. Le lieu herméneutique de la dispute ne se trouve pas dans la « similitudo » entre « verbum » et « res ipsa », mais dans l'événement de la « fides ex auditu ». La quatrième partie — la dispute comme théorie et praxis de la foi — met en évidence la structure forensique du langage de l'Ancien et du Nouveau Testament. — De nos jours, la dispute prend des formes entièrement nouvelles, comme le *sit-in* ou le *teach-in*. Face à ces phénomènes ainsi qu'à l'appauvrissement technologique et unidimensionnel du langage, il s'agit pour la théologie de redevenir disputative, en se souvenant que la christologie est, en tant qu'interprétation de la « Sprachlichkeit » de Dieu pour l'homme, le lieu herméneutique d'une « theologia disputans ».

HARTMUT LUCKE.

MICHAEL SCHMAUS, ALOIS GRILLMEIER, LEO SCHEFFCZYK : *Handbuch der Dogmengeschichte. Band I, fascikel 3c (2. Teil)*. Geschichte der Hermeneutik von Schleiermacher bis zur Gegenwart, von Franz Mussner. Basel-Freiburg-Wien, Herder, 1970, 34 p.

L'histoire de l'herméneutique moderne commence, pour l'auteur, avec Schleiermacher, elle se poursuit dans les œuvres philosophiques de Dilthey, Heidegger, Gadamer et l'interrogation théologique de Bultmann, Fuchs et Ebeling. Une analyse claire et succincte de ce qui, dans chacune d'elles, constitue l'horizon d'une réflexion sur l'herméneutique, montre combien l'intention de Schleiermacher de penser solidairement la nature de la compréhension, de l'interprétation et la manifestation que lui donne le langage s'affirmera toujours plus comme le fil directeur de l'herméneutique ; à lire Platon et Augustin par exemple, cette orientation n'est d'ailleurs en rien originale ! Dans une seconde partie, l'auteur fait le bilan de la réflexion herméneutique dans le catholicisme officiel depuis Vatican I. Dans son ensemble, la présentation qui est donnée de l'herméneutique moderne est très honorable. Mais — et c'est là que s'affirme notre embarras — sommes-nous en présence d'une histoire de cette herméneutique ? Pourquoi la faire débiter avec Schleiermacher et se poursuivre avec les penseurs nommés ci-dessus ? Pour le XIX^e siècle, des penseurs aussi essentiels que Marx, Nietzsche et Freud mériteraient d'être interrogés, car avec eux se produit une nouvelle possibilité d'interprétation. Enfin, la présentation juxtaposée des auteurs que cet article propose est un parti-pris qui peut se justifier ; mais cette juxtaposition ne crée qu'une histoire fictive et arbitraire de l'herméneutique. A choisir entre deux fictions, il nous paraît préférable d'interroger les mouvements de l'herméneutique moderne selon un point de vue ou une thématique nettement déterminée, qui permettrait d'articuler à leur unique thème les multiples questions soulevées par l'herméneutique.

ROMAIN CARPEAU.

GIANNI BAGET BOZZO : *Chiesa e utopia*. Bologna, Il Mulino, 1971, 207 p.

L'auteur, né en 1925, ordonné prêtre en 1967, a longtemps milité comme journaliste et comme politicien dans les rangs de la « Democrazia cristiana ». Son œuvre est celle d'un théologien largement ouvert aux problèmes philosophiques et sociologiques. Cette ouverture d'esprit explique la richesse et la complexité de ce livre dans lequel Baget Bozzo s'efforce de donner une vue synthétique de notre époque. Selon lui, l'athéisme politique n'a pu se développer vraiment que sur un terrain chrétien. Beaucoup plus qu'aux infidélités personnelles des chrétiens à leur idéal, la crise de notre civilisation est due à une déviation de la pensée chrétienne. Le christianisme antique — et le christianisme médiéval à sa suite — ont cherché à traduire les vérités de l'Évangile en termes empruntés à la philosophie grecque et plus ou moins adéquats. Certaines notions bibliques ont été déformées ou négligées. Le problème des relations entre l'homme et Dieu a été abandonné à la mystique. Or ce problème se pose aujourd'hui d'une manière aiguë. D'autres aspects du christianisme, l'eschatologie, par exemple, reviennent à l'ordre du jour. La notion traditionnelle de l'Eglise et ses formes peuvent éclater, le rôle prophétique de l'Eglise demeure.

LYDIA VON AUW.

THIERRY MAERTENS, JEAN FRISQUE : *Guide de l'assemblée chrétienne*. Tome IX. Tournai, Casterman, 1971, 249 p.

La parution de ce dernier tome du commentaire biblique et liturgique pour chaque dimanche, que réclamaient les nouvelles dispositions romaines, nous donne l'occasion de signaler le beau travail accompli au service du peuple célébrant. Le contenu des lectures du jour y est étudié avec soin, puis ces notes servent à leur tour de base à une méditation plus vaste du thème théologique qui en ressort. — Ce neuvième volume est, pour une part, le plus « romain » de tous puisque ses cent vingt premières pages sont consacrées aux « Fêtes primant le dimanche ». Nous ne pouvons que dire nos hésitations devant le matériel exégétique proposé pour les fêtes mariales. Vient ensuite le nouveau lectionnaire, que nos liturgistes réformés feraient bien d'étudier en détail ; mention spéciale à l'entrée relativement importante de l'Ancien Testament au nombre des lectures dominicales. Les biographies du sanctoral et des tables générales complètent l'ouvrage qu'on se doit de consulter pour connaître la réalité du culte catholique aujourd'hui.

CLAUDE BRIDEL.

Neue Gemeindemodelle. Herausgegeben von Normann Hepp. Wien-Freiburg-Basel, Herder, 1971, 309 p. (Theologie konkret.)

Le dossier des expériences communautaires ne cesse de grossir. Au cours de la seule année 1971, nous avons repéré au moins six livres consacrés au sujet ; voici un ouvrage collectif en langue allemande où sont présentés des « modèles » allemands, autrichiens, suisses et trois échantillons d'autres pays, dont la fameuse paroisse florentine de l'Isolotto par don Mazzi lui-même. En tout quinze monographies qu'il n'est pas facile de réduire à un dénominateur commun puisqu'elles traitent tantôt d'efforts de renouveau paroissial, tantôt de tentatives « laïques », tantôt d'entreprises cléricales. Cette collection un peu hétéroclite est encadrée par une étude historique de Peter Stockmeier (*Gemeinde im frühen Christentum*) et une réflexion sociologico-théologique de Normann Hepp (*Gedanken zur*

Gemeindearbeit). Convenons qu'il n'est pas facile pour l'Eglise dite établie de se débrouiller dans tout ce remue-ménage, en se gardant aussi bien de l'indifférence protectrice que de l'enthousiasme récupérateur. Et pourtant, si l'ecclésiologie de demain germe dans ces champs chaotiques...

CLAUDE BRIDEL.

PAUL TILlich : *La naissance de l'esprit moderne et la théologie protestante*. Traduit de l'anglais par Chr. Aubert et B. Ganeau. Paris, Le Cerf, 1972, 316 p.

On est d'abord agacé par le style relâché, bien que la traduction soit bonne, par le ton de la conversation et l'absence absolue de citations et de références aux auteurs en question. En fait, il s'agit de conférences données à Chicago en 1963 et publiées en 1967 seulement par Hannah Tillich. L'auteur a voulu décrire « le drame de la montée, au sein du christianisme, d'un humanisme qui critique la tradition chrétienne, s'en éloigne, et donne naissance à tout un monde caractérisé par une existence séculière » (p. 12). D'où cinq chapitres très rapides sur l'orthodoxie, le piétisme et le rationalisme (p. 17-32), sur le siècle des lumières (p. 33-88), sur le « romantisme classique » (Lessing, Kant, Schleiermacher, Hegel, p. 89-170), sur l'effondrement de la synthèse universelle (Schelling, Kierkegaard, Marx, Nietzsche, p. 171-262), sur les nouvelles formules de médiation (Ritschl, Harnack, Troeltsch, Bultmann, Barth, p. 263-308). Les sympathies de l'auteur vont vers les systèmes dits de synthèse : « ... si la théologie systématique a quelque signification, il faut procéder à de nouvelles tentatives après l'échec des synthèses de Schleiermacher et de Hegel » (p. 114). Plus précisément, le théologien doit se prononcer pour une méthode dialectique entre le principe d'identité, ou de coïncidence entre l'infini et le fini dans toute personne humaine, et le principe de séparation d'une révélation « communiquée de l'extérieur » (p. 226). Il semble que la pensée de Tillich oscille entre ces deux démarches, sans parvenir à les réunir vraiment. « Pour ma part, je commence par l'homme. Je ne tire pas de l'homme la réponse divine, mais je pars de la question inscrite en l'homme et à laquelle la révélation divine vient répondre » (p. 307). Mais, si cette réponse s'est inscrite dans l'histoire, la théologie « dépend » de la recherche historique, et c'est là, selon l'auteur, un risque inacceptable (p. 280 ss. à propos de Ritschl et de Harnack). C'est dans le refus de ce risque, nous semble-t-il, que gît la difficulté majeure de cette pensée.

PIERRE BONNARD.

H. CAZELLES, J. DELORME, L. DEROSSE, J. LE DU et R. MACÉ : *Le langage de la foi dans l'Écriture et dans le monde actuel*. Paris, Le Cerf, 1972, 226 p. (Lectio divina, 72).

Ce volume constitue les Actes d'un congrès de catéchètes et de théologiens catholiques français, avec quelques collaborations protestantes, sur le thème « Exégèse et catéchèse ». On y trouve non seulement les textes des exposés, mais de larges échos des discussions qui les ont suivis, ceci sous deux titres principaux : les itinéraires d'un catéchiste (R. Macé) et d'un exégète (L. Desrousseaux) puis, en deuxième partie, « L'élaboration du langage de la foi » (J. Le Du) et « La résurrection de Jésus dans le langage du Nouveau Testament » (J. Delorme). Disons immédiatement que cette dernière contribution nous a paru, de beaucoup, la plus importante (p. 101 à 182), par la précision des références critiques

aux auteurs contemporains (Bultmann, Marxsen, Fuchs, Merleau-Ponty, Léon-Dufour, etc.) et par la netteté des options personnelles. On sent, chez Jean Delorme, en plus d'une information étendue, exégétique, philosophique, linguistique, une grande expérience de l'étude biblique pratique avec des publics pour le moins récalcitrants. Les imprécisions d'outre-Rhin sont bien dénoncées : « Le langage de la foi n'est pas le simple reflet de l'expérience. En un sens, il la fait advenir. Sans lui, serait-elle faite sous la forme précise qu'il énonce. ? » (p. 172), « Au cœur du langage de la foi, l'indicible se tient comme une réserve de sens qui laisse en quelque sorte toujours la compréhension comme au seuil d'elle-même » (p. 182, d'après J. Ladrière). Dans le reste du volume s'affrontent, parfois confusément, le désir de ne pas laisser le groupe catéchétique en proie aux perplexités bibliques en le référant à diverses autorités plus rassurantes (Eglise, liturgie, spiritualité du groupe lui-même) et la ferme volonté d'assurer la primauté biblique dans une recherche à la fois rigoureuse et actuelle du sens. A la fin du congrès, alors que le P. Cazelles, exégète, venait d'affirmer « qu'on ne connaît Jésus-Christ que par l'Ecriture », le P. Geffré, dogmaticien, ajouta, ce sont les derniers mots du volume : « c'est un temps dans la démarche... » (p. 223). Conclusion honnête. Mais il aurait fallu aborder de front le problème de la relation entre le temps exégétique et le temps dogmatique ou catéchétique.

PIERRE BONNARD.

KURT LÜTHI : *Theologie als Dialog mit der Welt von heute*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1971, 200 p. (Quaestiones disputatae 53.)

Kurt Lüthi, professeur de théologie systématique à la faculté évangélique de Vienne nous semble bien connaître la pensée de Martin Buber qu'il cite souvent. Dès lors, on comprend que le thème du dialogue lui apparaisse décisif pour la théologie et la vie des Eglises. Après avoir exposé d'une manière systématique la nature du dialogue, il donne des exemples concrets de rencontres authentiques (avec le monde sécularisé, la religion, le catholicisme, le domaine de l'art et de la littérature modernes). Dans le jugement porté sur le texte de *Gaudium et spes* de Vatican II, nous trouvons une critique inverse à celle que Barth et Cullmann ont formulée. Ces derniers théologiens craignent que l'Eglise, trop optimiste en face du monde, succombe au danger du syncrétisme. Lüthi souligne plutôt la peine que manifeste le catholicisme à dépasser des structures mentales dépendantes d'un passé culturel et social aujourd'hui définitivement révolu (par exemple, dans le domaine de la sexualité). Si nous avons bien compris, l'auteur approuve pleinement les Pères de Vatican II d'engager le Peuple de Dieu à se mettre au service du monde, mais le Concile a-t-il vu suffisamment que ce monde a atteint sa majorité ?

GEORGES BAVAUD.

ANDRÉ DUMAS : *Croire et douter*. Paris et Lyon, Les Editions œcuméniques, 1971, 176 p.

Il apparaît, de plus en plus, que la tâche essentielle de la théologie moderne consiste à retrouver le sens des mots, eux-mêmes interprètes de la révélation. M. André Dumas, dans les conférences de Carême données en l'église réformée de l'Annonciation à Paris, tente, comme il l'écrit lui-même, « de prêcher aujourd'hui le ciel et la terre ». Pour réaliser cette tentative, l'auteur juxtapose des mots annonciateurs des actes de Dieu et ceux qui expriment l'expérience de l'homme. Ces sept couples de mots structurent toute la dialectique de l'ouvrage

qui, à travers l'espérance, converge vers le mot *croire*. La méthode est heureuse ; elle lie le discours de la révélation à la réalité humaine de notre aujourd'hui. Si notre vocabulaire, souvent, n'est plus signifiant, c'est qu'il décolle du réel. — Le danger de toute herméneutique, et nous en avons maintes preuves dans la théologie contemporaine, consiste à mutiler le discours de la révélation au profit d'une adaptation au goût du moment. Dumas évite cet écueil, il faut lui en être reconnaissant, car il part d'une notion très claire de Dieu, ce Dieu « qui décide de préférer l'homme à lui-même » et qui est créateur parce qu'il nous interpelle. — L'entretien sur l'autorité et le pouvoir remet très remarquablement les choses au point dans une société qui se veut anti-autoritaire parce qu'elle ne sait plus ce qu'est l'autorité. Par contre nous avons été moins convaincu par la conférence consacrée au ciel et à la terre. Il semble qu'ici la rigueur de la méthode fléchit et c'est dommage car ces mots suscitent, actuellement, les réactions les plus négatives face au discours de la révélation. — Cette réserve ne saurait assombrir la joie que nous avons ressentie à la lecture de ce livre bien-faisant au milieu des remises en question théologiques souvent aberrantes de notre temps.

H. ETIENNE DuBOIS.

ROGER SCHÜTZ : *Ta fête soit sans fin*. Taizé, Les Presses de Taizé, 1971, 174 p.

Ce bref extrait du journal de Roger Schütz, prieur de Taizé, est attachant. L'auteur sait évoquer en quelques traits la beauté d'un paysage, d'un ciel, d'une heure de la journée ou d'une rencontre humaine. Les amitiés familiales et fraternelles tiennent une large place dans ces pages que domine la préoccupation du concile des jeunes. Mais, sous-jacent et affleurant sans cesse, un autre problème se pose : comment concilier l'amour de l'Eglise, vue, il faut le dire, avant tout sous son aspect romain, et l'amour de l'humanité d'aujourd'hui ? Pour Roger Schütz, le Christ ne peut être détaché de l'Eglise visible. Le prieur a foi en cette Eglise, en ses institutions, malgré toutes leurs défaillances.

LYDIA VON AUW.

H.-M. MANTEAU-BONAMY : *La Vierge Marie et le Saint-Esprit. Commentaire doctrinal et spirituel du chapitre huitième de la Constitution dogmatique : Lumen Gentium*. Paris, Lethielleux, 1971, 222 p.

Veut-on trouver dans ce livre un commentaire objectif et précis de la doctrine mariale de Vatican II ? On sera déçu par l'exposé de cet ouvrage. En effet, l'auteur lit les textes dans une optique personnelle qui ne semble pas toujours rejoindre l'enseignement du Concile. Certes, il est légitime de rechercher un approfondissement doctrinal en partant des documents du Magistère, mais que l'on attribue pas au Concile des vues qui ne sont pas les siennes. Un exemple ? L'exégèse de *Luc* 1, 35 qui nous est proposée, (l'auteur y voit une mission visible de l'Esprit), dépasse certainement l'intention des rédacteurs de *Lumen Gentium*. Cependant, cet essai, fruit d'une grande dévotion mariale, n'est pas sans mérite : celui de rapprocher la pneumatologie et la doctrine catholique sur le mystère de la Vierge. Sous cet aspect, il mérite l'attention.

GEORGES BAVAUD.

IRÈNE SONDEREGGER-KUMMER : *Transparenz der Wirklichkeit. Eduard Schaper und die innere Spannung in der christlichen Literatur des 20. Jahrhunderts*. Berlin, Walter de Gruyter, 1971, 308 p.

Qu'est-ce aujourd'hui qu'une poésie chrétienne, l'adjectif *chrétien* peut-il indiquer une détermination spécifique de l'œuvre littéraire ? C'est avec cette question que l'auteur interroge quelques écrivains contemporains, Schaper surtout, mais aussi Bernanos, Mauriac, Claudel, etc. — Pour l'homme moderne, l'unité du cosmos s'est brisée. Aucun reflet du divin n'est perceptible dans la réalité. Le mythe ne parle plus. L'homme est en crise d'identité. Cette brisure de la modernité conduit-elle à une nouvelle manière d'exprimer la foi chrétienne ? Schaper le croit. Toute *analogia entis* est révoquée, mais Dieu peut apparaître comme le tout-autre qui se manifeste dans les situations limites. La brisure de l'ordonnance primitive serait la brèche qui ouvre sur la transcendance. Schaper joue sur la figure du *paradoxe* (*analogia antithetica*) compris typologiquement à la lumière de la croix du Christ : la *reductio ad nihil et absurdum* peut devenir une *reductio ad initium* (p. 89). — Il n'est plus, dès lors, question de *transparence*. Ce n'est pas de façon immédiate qu'on discernera, dans la réalité du monde une réalité de Dieu. Nulle gnose donc, mais un homme — chrétien — qui s'efforce de prendre en charge et d'exprimer le monde (contre la parole de Schleiermacher : « als Künstler bin ich ganz unchristlich, als Christ bin ich ganz unkünstlerisch » p. 282) à travers un symbole brisé (contre Bultmann, l'auteur croit à la nécessité du symbole pour « dire » Dieu, mais le symbole n'est vrai que là où il n'est pas *identifié* à la réalité qu'il a pour tâche d'évoquer). — Qu'est-ce que la foi et la non-foi ? Qu'est-ce qu'une littérature chrétienne ? On ne sait où tracer de frontières. Ignorant tout sacré, le poète chrétien exprime sa solidarité avec les hommes de ce temps, il va jusqu'à partager leur sentiment d'absence de Dieu. Cette *Nachfolge Christi* peut, l'espace d'un éclair parfois, ouvrir sur Dieu. Telle est du moins la conviction de l'auteur.

PIERRE GISEL.

BERNARD REYMOND : *Défi au protestantisme*. Lausanne, L'âge d'homme, 1971, 95 p. (Alethina, 3).

L'évolution actuelle du catholicisme met le protestant au défi. Privé du monopole de la réformation, le protestantisme perd-il sa raison d'être ? — Dans un style clair et alerte, l'auteur, un des chefs de file du libéralisme romand, va examiner le type d'argumentation des « néo-catholiques ». Il croit y discerner une réelle découverte de la pluralité. Mais un examen plus attentif lui paraît indiquer que, quant au principe, rien n'est changé. Si, par exemple, on se plaît à imaginer un exercice différent de la papauté, on se garde bien de remettre en cause primauté de Pierre, autorité et infaillibilité. — Par-delà la mise à jour des infidélités romaines du XVI^e siècle, le protestantisme a pris conscience de certaines valeurs (liberté de conscience, abandon du sacramentalisme et des confessions de foi, démocratisation de l'Eglise, etc.). C'est cela qui nous empêche de croire sa mission achevée. Il faudra toujours à nouveau protester contre toute « confessionnalisation » de la foi, toute autorité humaine qui prétendrait la figer en un modèle donné. — Au-delà d'une stérile opposition, ou d'un œcuménisme concordataire qu'il dénonce à juste titre, l'auteur prêche pour une « émulation dans la solidarité ».

PIERRE GISEL.

EDUARD SCHWEIZER : *Gott versöhnt. 6 Reden in Nairobi*. Stuttgart-Berlin, Kreuz, 1971, 79 p.

Avec la limpidité de pensée et la clarté d'expression qui lui sont habituelles, le professeur Schweizer pose ici six questions : Dieu ?, le « bon Dieu », le Dieu autoritaire ; le Dieu des puissants ; le Dieu des riches ; le Dieu des vieux. Les six réponses sont exprimées par six « discours » qui constituent une combinaison originale d'étude biblique, d'actualisation et de prédication.

JEAN ANDERFUHREN.

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

JEAN LARGEAULT : *Enquête sur le nominalisme*. Préface de René Poirier. Paris-Louvain, Nauwelaerts, 1971, 453 p.

Cet ouvrage enchante et déçoit à la fois. Il enchante par son sujet, car pour la première fois le lecteur peut se référer à ce que R. Poirier nomme « une bible du nominalisme ». Jamais en effet personne n'avait tenté de saisir en un seul mouvement l'évolution d'un courant de pensée mal défini, indéfinissable peut-être, mais devenu d'une brûlante actualité. Car, ne nous y trompons pas, notre monde industriel est un pur produit du nominalisme. Plonger dans les origines de ce mouvement de pensée revient ainsi à s'interroger sur notre propre conditionnement. — Mais en même temps ce livre déçoit pour plusieurs raisons, dont les unes sont purement épidermiques. D'abord je n'aime pas qu'on traite Platon « d'idéaliste », et j'aime encore moins qu'on définisse le réalisme comme « une doctrine d'après laquelle les idées possèdent une réalité absolue indépendante de l'intellect et extérieure à lui ». (p. 7) C'est vraiment là platoniser Platon, c'est-à-dire le déformer entièrement. J'aime encore moins des affirmations comme celles-ci (p. 49) : « Au début était le réalisme du sens commun », surtout quand le chapitre s'intitule « L'antiquité grecque ». Et enfin, pour remonter encore plus à la surface de l'épidermique, je pense que l'auteur aurait pu corriger, au moins sur épreuves, un nombre incalculable de fautes grossières : fautes d'orthographe, fautes de syntaxe, innombrables phrases sans verbe, pour ne rien dire du style télégraphique qui voile la pensée davantage qu'il ne la simplifie. Et pour m'en tenir à une peccadille, je dirais qu'il est peut-être significatif que la correspondance de Leibniz à Clarke soit citée (en note p. 139) sous cette forme saugrenue : « Leibniz, A. Clarke ». — Mais venons-en à l'essentiel. Ecrire un livre n'est pas en effet tâche facile, et les critères académiques ne sont pas les meilleurs pour le juger. — Ce qui déçoit fondamentalement dans cet ouvrage, c'est deux choses. Tout d'abord l'auteur « brasse » avec énormément d'érudition des thèmes très divers, et les essais qui sont siens d'y mettre de l'ordre n'aboutissent guère. Ayant affirmé (non sans raison) qu'on en est venu à « appeler nominalisme à peu près n'importe quoi » (p. 15), l'auteur en vient à distinguer « son » nominalisme du conceptualisme et du « pseudo-nominalisme » (p. 36) d'une façon qui n'est pas claire du tout. Bien plus, il oublie le réalisme : pour lui, il n'existe au fond pas. « Depuis le moyen âge, le réalisme philosophique est une attitude stérile » (p. 6). Par conséquent le lecteur, désireux de voir une bonne fois clair dans cette masse de renseignements qu'on trouvait jadis un peu partout et que M. Largeault a réunis en une « bible », reste sur sa faim. Et ceci d'autant plus que le moteur fondamental du nominalisme moderne, à savoir l'avènement de la science exacte, est proprement oublié. — Il y a toutefois autre chose. Il est certain que tout auteur a le droit de parler de sa matière selon la perspective qui est sienne. Dans le cas particulier, cela fait pourtant problème. Car M. Largeault s'affiche manifestement « nominaliste », mais il est

aussi, par sa tradition je pense, en tout cas au vu de la littérature qu'il cite, un produit du thomisme, donc du conceptualisme. C'est du reste l'une des raisons probables pour lesquelles il ignore souverainement le réalisme « stérile ». — Or quand il s'agit de la querelle des Universaux, pour prendre cet exemple, ce préjugé, légitime par ailleurs, s'avère illégitime. Car pour comprendre la querelle des Universaux comme querelle, et pour pouvoir en tirer les conséquences actuelles, il faut survoler l'enjeu de la querelle, et se refuser absolument à juger l'une des écoles avec des yeux sur lesquels on a chaussé les lunettes forgées par l'autre école. Or il est clair que M. Largeault lit le moyen âge avec les yeux d'un conceptualiste, il lit l'époque contemporaine avec les yeux d'un nominaliste. Il n'y a là du reste rien de bien nouveau : la conjonction du thomisme aristotélicien avec le nominalisme des logiciens contemporains n'étonnera aucun de ceux qui savent où se trouve, en Suisse, Fribourg. — Il se pourrait toutefois que la querelle des Universaux cachât bien autre chose qu'une simple discussion de mandarins sur la portée des idées générales. Il se pourrait que l'œil nominaliste posé sur la logique contemporaine faussât quelque chose (ce que j'appelle, par exemple, la réalité). Il se pourrait finalement que la vue nominaliste du nominalisme ou la vue conceptualiste du conceptualisme ne fussent pas à épuiser l'enjeu formidable que la Querelle des Universaux avait, jadis, posé sur la table de l'humanité pensante. — Je sais qu'il est ridicule de reprocher à un auteur de n'avoir pas écrit le livre qu'on attendait, et, d'autre part, il faut toujours prendre les livres comme ils sont, tels qu'ils se donnent. Or, celui-ci ne se donne pas, malgré l'affirmation de Poirier, comme une « bible », mais comme une compilation très talentueuse, extrêmement érudite, hâtivement bâtie, où chacun trouvera de quoi alimenter une réflexion personnelle.

J.-CLAUDE FIGUET.

GEORGES BASTIDE : *Essai d'éthique fondamentale*. Paris, Presses Universitaires de France, 1971, 391 p.

Nous avons affaire à une publication posthume d'un ouvrage de Georges Bastide, professeur de philosophie morale dont le souci majeur et la préoccupation constante tournent autour « de la condition humaine ». Mais, bien que sa réflexion prenne racine dans le concret de l'expérience quotidienne et de sa volonté de faire constamment reconnaître dans son entourage les vraies valeurs, ce livre est difficile. On ne voit pas toujours immédiatement très bien l'enjeu éthique que veut souligner l'auteur, en voici un exemple. « L'homme est libre de libre arbitre d'être (ou de ne pas être), libre d'autonomie dans la contingence de la valeur de ses actes. Telle est l'affirmation fondamentale à laquelle conduisent toutes nos analyses » (p. 254).

MARCEL FALLET.

MADELEINE BARTHÉLEMY-MADAULE : *L'idéologie du hasard et de la nécessité*. Paris, Le Seuil, 1972, 220 p.

Certains livres ont l'art de susciter la controverse. Depuis deux ans, *Le hasard et la nécessité* (Paris, Seuil, 1970) a provoqué un débat généralement aussi passionné que le ton de ses pages les plus agressives. Les articles, lettres ouvertes, brochures ou livres qui, tous, cherchent à répondre au professeur Jacques Monod, ne se comptent bientôt plus. Le fait même de ces répliques et de leur abondance est pour le moins aussi intéressant, si ce n'est plus, que le livre qui leur a donné naissance. D'ici quelques années, cette controverse

constituera un excellent sujet d'étude pour un psycho-sociologue. Mais il ne suffit pas de prendre la dimension sociologique du phénomène pour régler la question. Reste l'ouvrage de Monod proprement dit. Que vaut, non point l'information scientifique qui le sous-tend et fait une bonne partie de son intérêt, en tout cas pour le profane, mais les conséquences que Monod en tire au niveau éthique ou philosophique ? La plupart de ses censeurs lui ont reproché le simplisme de ses jugements philosophiques ou l'illégitimité de ses extrapolations. Mais ces reproches étaient-ils fondés en raison, ou bien n'étaient-ils que l'effet d'une susceptibilité philosophique blessée et tout aussi suspecte, dans son ordre, que la passion dont on faisait, à mots plus ou moins couverts, reproche à l'auteur ? M^{me} Barthélemy-Madaule, déjà bien connue par ses travaux sur Bergson et sur Teilhard de Chardin (deux auteurs particulièrement maltraités par Monod !), a pris la peine d'examiner de très près et dans ses détails les plus significatifs l'ouvrage du bio-chimiste français. Les philosophes, dira-t-on, n'aiment pas que les hommes de science viennent empiéter sur leurs plates-bandes. M^{me} Barthélemy-Madaule, elle, se garde bien de se prononcer sur la pertinence purement scientifique des informations véhiculées par *Le hasard et la nécessité*. Mais elle ne peut admettre, et nous non plus, que l'incompétence soit l'alibi dont on couvre une pensée mal construite. Jacques Monod, à la franchise et à la provocation de qui elle ne cesse de rendre hommage, n'en voudrait pas non plus. Il a voulu faire œuvre de penseur ; elle le prend au mot. « Dénierai-je au savant le droit de passer la frontière (entre le domaine de la science et celui de la morale et de la philosophie), c'est-à-dire le droit d'être un homme ? Certes non... Mais ce que je conteste, c'est la démarche d'extrapolation sur cette ligne où, bien au contraire, il convient de scruter les articulations, d'épier les convergences, de récuser les analogies, et bien sûr, de tenir compte avant tout de ce que dit le biologiste sur la biologie, et de ce que dit le moraliste sur la morale. » (P. 16). Scruter, épier, récuser, situer : c'est ce que l'auteur ne cesse de faire au long d'une analyse critique, mais non dépourvue de sympathie, qui est un vrai modèle de bonne méthode. Elle examine dans une première partie la conceptualité monodienne et surprend avec brio tous les endroits où son auteur passe trop subrepticement de l'objectif au subjectif, et inversement. La seconde partie est une volée de bois vert, mais combien sereine et pondérée, à l'adresse des pages où Monod croit pouvoir condamner sans rémission des philosophies dont il a mal mesuré l'ampleur ou l'intention. La troisième partie, fortement marquée par certaines discussions de mai 1968 sur le thème de l'éthique, dénonce la fausse objectivité et l'abstraction presque aristocratique des options morales défendues par Monod. Le tout s'articule au reproche majeur dont fait état le titre de l'ouvrage : le hasard et la nécessité que Monod prétend lire dans les faits prennent sous sa plume la dimension d'une idéologie tellement contraignante que, sauf contradictions crûment mises en évidence, elle commande jusqu'à sa manière d'exposer les faits scientifiquement examinés. Ce livre est probablement, parmi les plus récents, l'un des meilleurs exemples de la manière dont un philosophe (voire un théologien !) peut apporter sa contribution à un dialogue interdisciplinaire.

BERNARD REYMOND.